



## La crise du livre ne fait que commencer

Par Vincent de Coorebyter – [Le Soir Plus](#)

En cette fin de décennie, on parle beaucoup de fracture numérique. Mais qu'en est-il de la fracture littéraire qui semble s'installer durablement dans les écoles et les familles et dont les ravages sont immenses ?

La crise du livre ne fait que commencer

Ce mardi, Le Soir consacrait un long article à la baisse de la pratique de la lecture en Belgique. Nul doute que certaines déclarations de Benoît Dubois, qui représente les éditeurs belges francophones, vont être contestées. Le pessimisme est en effet mal vu dans le monde culturel, où l'on pratique l'optimisme de la volonté : si on lit moins de classiques, on lit davantage de littérature de genre ; si les romans reculent, la BD est en expansion ; si le livre papier se vend moins bien, la lecture sur écran explose, etc. En alignant des chiffres implacables et en glissant, au passage, que 35 % des enfants quittent l'école primaire sans comprendre ce qu'ils lisent, Benoît Dubois risque de se faire accuser de mépris ou d'élitisme.

Je reviendrai à la question scolaire dans d'autres chroniques. Je voudrais simplement ajouter, ici, que Benoît Dubois me paraît bien optimiste quand il pronostique un nouveau recul de la lecture en raison des faibles compétences des élèves d'aujourd'hui, qui sont les adultes de demain. Même à compétences scolaires constantes, ce recul est programmé, et il a des causes profondes.

### Effondrement du temps de lecture

La première réside dans l'usage des écrans. Tous les indicateurs démontrent l'augmentation constante, chez les jeunes, du temps passé sur leur smartphone, qui grignote toutes les autres activités, à commencer par l'étude et par la lecture (déjà concurrencée depuis plusieurs décennies par la télévision). Ici encore, on se rassure en se disant que les jeunes lisent, sur leurs écrans : ils lisent des messages, ils consultent des médias en ligne, ils vont sur Wikipédia...

Mais ils font surtout autre chose : échanger sur les réseaux sociaux, regarder plusieurs épisodes d'une série télévisée d'un seul coup, enchaîner les jeux vidéo, rire avec les Youtubeurs ou devant des vidéos de chats cocasses, qui figurent aux premières places des consultations internet aux Etats-Unis. Les chiffres ne cessent d'évoluer, mais tous marquent la même tendance : le temps consacré aux images explose, et tend à occuper la totalité des loisirs d'intérieur. En trois générations, la lecture de livres, de magazines ou de journaux s'est effondrée chez les jeunes : en 2015, aux Etats-Unis, seuls 16 % des jeunes s'y adonnaient encore chaque jour.

A côté de cela les jeunes lisent, effectivement, quand ils sont sur leur smartphone. Mais il y a lire et lire. Pour des jeunes qui sont habitués, depuis l'enfance, à consulter des écrans sur lesquels apparaissent de multiples pop-ups et grâce auxquels on passe d'une activité à l'autre d'un mouvement de doigt, la lecture au sens classique du terme est une pratique étrange, désespérément lente et austère.

L'omniprésence de l'image

Les jeux vidéo alimentent une réactivité instantanée, des habiletés réflexes, une compréhension globale et immédiate d'une situation d'ensemble pour réussir une épreuve : il faut regarder d'un coup d'œil et réagir au plus vite, de même qu'on peut marquer son approbation d'un simple like sur les réseaux sociaux. Par contre, lire un texte et le comprendre exige de ralentir le rythme, de se soumettre à l'ordre des phrases et des paragraphes, de revenir en arrière pour jeter des ponts, d'enregistrer de multiples indices (une conjonction, un connecteur logique, un adverbe, une réserve...) avant de voir le sens du texte s'éclaircir, seule la fin permettant d'être sûr d'avoir bien compris le début. Une simple notice Wikipédia demande une attention soutenue pendant de longues minutes, alors que des études américaines ont montré que les étudiants universitaires passent d'une tâche à l'autre, sur leur écran, toutes les 19 secondes en moyenne, et laissent 75 % de leurs fenêtres d'ordinateur ouvertes pendant moins d'une minute. Habitués à de telles pratiques, nombre de jeunes ont de grandes difficultés à consacrer à la lecture le temps, l'attention et la constance qu'elle exige pour être efficace – surtout s'il s'agit de lire un livre entier, et pas seulement quelques pages sur le Net. L'évolution vient de plus loin, mais il est frappant de constater que la plupart des BD, aujourd'hui, ne proposent presque plus de texte à leurs lecteurs : le récit passe essentiellement par l'image, les phylactères se lisent en cinq minutes par album.

### **Parents déçus**

Les parents sont conscients de ces évolutions et certains s'en inquiètent, mais la plupart y participent. Il faut du temps, de la détermination et de l'énergie pour pousser ses enfants à lire un journal plutôt que des news de quelques lignes sur internet, à abandonner le smartphone au profit d'une revue, à s'informer auprès d'un média sérieux (y compris en ligne) plutôt que par les réseaux sociaux, à entamer un livre et non une vidéo. Les parents eux-mêmes lisent moins et ne donnent donc plus l'exemple, sont également accros au smartphone et, surtout, ne savent plus ce qu'ils doivent dire à leurs enfants. Le système de valeurs ambiant (« l'individualisme », en jargon sociologique) pousse au respect de l'autonomie des enfants, qui doivent décider par eux-mêmes, savoir ce qui est bon pour eux, choisir librement les pratiques qui leur plaisent. Dans ce contexte, cultiver de force la lecture paraît ringard, limite fasciste, et provoque des résistances devant lesquelles il est plus simple de plier.

### **Un patrimoine belge trop peu mis en valeur**

S'ajoute à ces quelques éléments très partiels l'absence, en Belgique francophone, d'un patrimoine littéraire propre – ou, plus exactement, l'absence d'attention au patrimoine littéraire, qui est très rarement enseigné à l'école et pratiquement ignoré du grand public, qui préfère les auteurs français. On cultive d'autant moins la pratique de la lecture, chez nous, qu'on réduit la production nationale à la BD et à l'utilitaire : ni l'école ni les médias ne ressentent un impératif de transmission, l'envie ou la nécessité de faire aimer des textes pour eux-mêmes, pour le plaisir de cultiver la beauté de la langue ou l'intelligence.

Et la fracture littéraire ?

Lors des discussions préparatoires au pacte pour un enseignement d'excellence, l'urgence de lutter contre la fracture numérique s'est imposée d'emblée, alors qu'il a fallu batailler pour alerter sur la place du livre à l'école. De manière générale, la priorité va à l'implémentation du numérique dans les classes. Il suffit d'observer les jeunes, pourtant, pour comprendre que, même et surtout dans les milieux défavorisés, ce n'est pas d'un contact avec l'informatique qu'ils manquent : la fracture littéraire est bien plus profonde et répandue. Mais qui s'en soucie vraiment, aujourd'hui ?

(Mis en ligne le 18/06/2019 sur "[lesoir.be](http://lesoir.be)")